VOYAGE

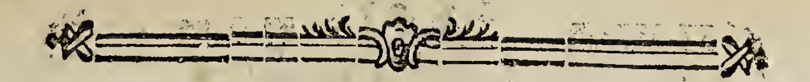
AUX

ÉTATS GÉNÉRAUX,

EN VERS ET EN PROSE.

PAR LOUIS-EMMANUEL.

1789.



VOYAGE
AUX ÉTATS GÉNÉRAUX.

J'ÉTOIS ENDORMI . . . .

J'entends du bruit tout à coup; je regarde: une belle Dame étoit au chevet de mon lit. Je ne fus pas tenté d'être galant, car je vis bien que ce n'étoit pas une femme comme une autre. « Je suis, me dit-elle, la Reine » du monde, quoique souvent j'aye été obligée » de me cacher dans mon Empire. Recon- » nois l'Opinion; tu m'as toujours respectée » lorsqu'on me persécutoit; maintenant que » je suis puissante, je veux te servir à mon » tour, & te conduire aux Etats Généraux ».

« Pardonnez-moi, lui répondis-je, si j'ai » de la peine à vous remettre; je crois bien » que c'est vous; mais comme vous êtes » changée! Vous étiez foible & petite; main- » tenant vous êtes grande & forte; jadis » vous parliez si bas, aujourd'hui vous criez » comme un avocat; vous n'osiez sortir que » de nuit, en habit de couleur de muraille;

» je vous vois, à toute heure, vous montrer » dans les palais, dans les places publiques, » ou même dans les cabinets des Miniſtres; » ſouvent, m'a-t-on dit, vous portez une » robe de pourpre & un manteau bleu de » Roi ».

« Que voulez-vous? reprit-elle; j'ai fait » comme les gens ſages; j'ai parlé, j'ai agi, » je me ſuis montrée ſelon ma fortune. Quand » on me perſécutoit, je n'avois qu'une reſ- » ſource, c'étoit d'aller dans les petits ſou- » pers dire mon avis, au deſſert, quand on » avoit renvoyé les gens. Je cherchois indif- » féremment la bonne & la mauvaiſe com- » pagnie; tout m'étoit égal, pourvu que je » puſſe parler librement.

» Dans Ferney, même dans Berlin,
» Chez Fréderic & chez Voltaire,
» Auprès d'un ſage Souverain,
» Auprès d'un ſublime Écrivain
» J'avois choiſi mon ſanctuaire;
» C'eſt là que j'inſpirai les vers
» Que chantoit leur muſe hardie;
» Je parlois à tort, à travers
» Dans la vieille Encyclopédie;
» Quelquefois mon ſouris amer
» Déſola la bigoterie
» Aux Mercredis de d'Alembert.

» J'ai recherché la compagnie
» De nos plus aimables Catins,
» Près des agréables vauriens,
» Et les gens d'une cour polie.
» J'étois décente chez Julie;
» On me vit en plus d'une orgie,
» Où se croyant encor jolie,
» Effroi des amans & des sots,
» Arnoud, qui veut être applaudie,
» Nous vomissoit quelques bons mots,
» Remplis d'ordure & de saillie ».

« Eh quoi ! m'écriai-je, vous parlez en » vers ! = Bon ! me répondit l'Opinion ; » n'est-ce pas ma première langue ? Quand » j'étois esclave chez l'esclave Esope, j'ai » fait des vers & des Apologues ; toute » langue, tout idiome me sont également » familiers ; & dernièrement, en France, ne » me suis-je pas servi du langage & même du » silence des Poissardes ?

» Mais, ajouta-t-elle, ne perdons pas le » temps en paroles, partons pour Versailles ». Elle dit ; & en même temps je me trouvai dans la cour du château. Je ne vous dirai ni par quel chemin, ni par quelle voiture ; on va vîte avec l'Opinion, mais sans trop savoir comment.

« Vous allez voir, me dit-elle tout bas,
» quelques-uns de ceux qui prétendent à de-
» venir les Repréſentans de la Nation; vous
» les entendrez, & je leur dirai à chacun
» un mot qui vous les fera connoître; car
» je frappe juſte ». Elle ſe tut, & je vis pa-
roître un homme en robe. L'Aſſemblée étoit
paiſible auparavant, & elle devint tumul-
tueuſe dès qu'il eut parlé. Ah! m'écriai-je,
du bruit où il n'en falloit pas. C'eſt M. Deſ-
prémeſnil: c'étoit lui-même.

Il commença par un long diſcours contre
les Miniſtres en général. Il parla enſuite de
la dictature de M. Necker, l'accuſa de
vouloir s'attirer la bienveillance du Peuple,
& de faire plus de bien que le Parlement n'en
avoit demandé. Enſuite il parla de lui-même,
de ſes ennemis, de *ſon courage*. « Je ſuis
» *Dion* (1), diſoit-il. — Vous êtes *Duval*,
» lui répliqua l'Opinion. Je vous aime, quoi-
» que ſouvent vous ayez contrarié; mais ſou-
» vent auſſi vous m'avez ſervie, & je ſuis re-
» connoiſſante. Je vous gronderai auſſi; car je

(1) Voyez une Lettre de M. Deſprémeſnil; il déſavoue une Brochure qu'on lui attribue, & où il ſe compare à Dion de Syracuſe.

» suis franche, & ma censure doit honorer, » lorsque j'y mêle quelque éloge.

» Vous êtes un honnête homme, & vous » avez ce qui manque à la plupart des gens » d'esprit, la facilité de la parole. Sous le Mi- » nistère de l'Archevêque de Sens, dans quel- » ques Arrêtés du Parlement, vous vous êtes » même élevé à une saine éloquence. Mais » vous voulez faire parler de vous dans toutes » les occasions & à tout moment. C'est un » mauvais calcul, même pour la gloire. On » peut faire un peu de bruit dans chaque ins- » tant de sa vie, & ne laisser aucune réputa- » tion après sa mort. Un Homme d'Etat doit » savoir se reposer, lorsqu'il n'est pas temps qu'il » agisse. C'est sa vie entière qu'il doit confier à » la renommée. On vous a blâmé d'avoir ce » qu'on appelle une tête chaude, mais on a » tort, si l'on vous en blâme toujours. Il y a » des instans où ces têtes-là sont nécessaires au » salut de l'Etat (1).

---

(1) Quand tous les ressorts de la machine sont ralentis, il faut des secousses pour lui rendre son mouvement. Il est des circonstances où il faut aller au delà, pour arriver au but. Par exemple, quand M. de Lamoignon & l'Archevêque de Sens ont

» Quelquefois on fait trop de cas
» De la raiſon, de la prudence ;
» Leurs fruits ſouvent ne valent pas
» Ceux d'une heureuſe inconſéquence.

» On peut braver l'autorité, ajouta l'Opi-
» nion, lorſqu'on peut lui oppoſer mon ſuf-
» frage ; mais c'eſt trop de braver enſemble &
» moi-même & l'autorité. Quand le Roi donna
» un état civil aux Proteſtans, cette ſage diſ-
» poſition adoucit les alarmes que cauſoit un
» Miniſtère ſi peu ſage. On vit bien que cet
» Edit-là ſortoit du cœur du Roi. Tous les bons
» eſprits s'écrièrent :

---

voulu bouleverſer la Magiſtrature par des moyens violens, une tête froide n'eût pas ſongé à obtenir, à force d'adreſſe & d'argent, le ſecret de ces Edits que l'on préparoit avec tant de myſtère. Un de ces hommes, que l'on appelle ſages, n'eût pas d'avance, par un ſerment, armé ſa Compagnie contre des offres qu'on ne connoiſſoit pas encore.

Un homme ſage, ayant la liberté de ſe ſauver, ſe ſeroit tout bonnement réfugié en Anglererre ; & n'auroit pas mieux aimé ſe faire arrêter au milieu de la cour des Pairs. Mais, graces en ſoient rendues à M. Deſprémeſnil, ces utiles ſcandales ont éclairé la France & le Roi.

» Venez, fils de Calvin, long-temps persécutés,
» Bravez les clameurs d'un faux zèle,
» Vos vœux ne sont plus rejetés.
» Venez près de Louis, sa bonté vous appelle.
» Long-temps, sous les murs de Paris,
» Vous avez défendu le plus grand des Henris,
» Et vous devez être chéris
» Du Roi dont il est le modèle.

» Vous seul, Monsieur Desprémesnil, avez » au Parlement fait un long discours pour » prouver que tout étoit perdu, si des gens qui » n'étoient pas tout à fait chrétiens à notre » manière, pouvoient avoir une femme & des » enfans légitimes; & votre pathétique apos- » trophe au Crucifix! ah! M. Desprémesnil!

» Quoi! vous que le Peuple badeau
» Met à la tête de sa liste!
» Apôtre de Cagliostro,
» Et de Mesmer évangéliste,
» Il vous sied bien d'être dévot!
» Des Francs-Maçons illustre Membre,
» Est-ce à vous d'être plus cagot
» Qu'un Janséniste de Grand'Chambre?

M. Desprémesnil, qui vit bien qu'il n'avoit pas les rieurs pour lui, répondit avec beaucoup de sagesse: « J'étois jeune, & j'ai pris,

» comme tant d'autres, l'amour de la célébrité » pour l'amour de la gloire ; mais je veux changer de conduite, & me conformer aux » temps. Le règne des Parlemens eſt paſſé ; ils » ont été très-utiles dans l'abſence des Etats » Généraux ; mais ils ne l'ont été qu'en at- » tendant. Aujourd'hui il y a grande appa- » rence que le Roi & la Nation réunis ſou- » lageront un peu les Parlemens du poids de » la Couronne ; ils n'en ſeront pas moins reſ- » pectables pour cela.

» Il leur reſte des fonctions aſſez honora- » bles. Les cours de Juſtice, au lieu de ré- » former les abus de l'autorité, ſongeront à » réformer les abus de la Juſtice même, le » ſcandale des épices, les pirateries des Pro- » cureurs, les longueurs des procédures ci- » viles, & la férocité de la procédure crimi- » nelle ».

M. Deſprémeſnil ſe tut, & tout le monde applaudit. Mais quelqu'un éleva la voix, & dit : C'eſt aujourd'hui le 6 mai. Il y a un an, à pareil jour, que M. Deſprémeſnil fut enlevé & conduit aux Iſles Sainte - Marguerite.

Tout a coup l'Aſſemblée ſe rappela cette ſcène touchante, quand Madame Deſpré-

mesnil fut rudement repoussée par ce noble Militaire, si fameux par le siége du Palais; quand, sans secours & sans nourriture, elle passa la nuit sur un banc de pierre, éplorée, gémissante, & tenant renversé sur son sein le fils qu'elle allaitoit. D'autres Citoyens racontoient comme M. Desprémesnil étoit sensible & généreux, bon père & bon ami.

Les applaudissemens redoublèrent, & il fut nommé, par acclamation, Député aux Etats Généraux.

« Vous voyez, me dit l'Opinion, ce que » c'est d'être honnête homme; quelques tra- » vers n'effacent pas les vertus: on oublie les » ridicules; la probité reste, & on est un jour » mis à sa place ».

Quand M. Desprémesnil fut entré dans la salle des Etats, je vis une autre homme qui grattoit à la porte; c'étoit encore un homme en robe: mais il avoit l'air si léger & le ton si leste, qu'on l'eût pris pour un Colonel de Dragons. Il portoit sous sa robe une belle épée, dont la poignée étoit d'acier d'Angleterre; mais on prétend que la lame étoit de bon or de France. Pourquoi dirai-je son nom? n'a-t-on pas deviné que c'étoit

M. de Calonne ? M. Cerruti s'écria, que puiſqu'il étoit là, il falloit l'arrêter & le faire pendre. Je trouvai cet arrêt bien dur. Je le dis à l'Opinion, & j'ajoutai que j'avois à me reprocher d'avoir autrefois écrit contre M. de Calonne une longue lettre qui reſſembloit un peu à une déclamation de Rhétorique. L'Opinion ſourioit, & avoit l'air d'être de mon avis. M. de Calonne préſenta à l'Opinion ſon dernier Mémoire.

L'Opinion lui répliqua : « Ce Mémoire me » confirme dans l'idée que j'ai toujours eûe de » vous. Vous n'aimez ni le Roi ni la France, & » vous n'êtes qu'un ambitieux. Vous flattez » les Parlemens, qui vous ont perdu, & que » vous déteſtez. Vous dites à Louis XVI de » ſe défier des François; & quand le Roi & » le Peuple veulent ſe rapprocher & s'unir, » vous vous mettez entre le Peuple & le » Roi. Cependant je ne vous crois pas cou- » pable de toutes les déprédations dont vous » ont accuſé des bruits populaires. Je puis » même tout oublier, ſi vous oubliez votre » ambition.

» Revenez vivre dans Paris ;
» Donnez des ſoupers & des fêtes.

» Venez au ſein de vos amis ;
» Venez parmi les Beaux-Eſprits ;
» Chaque jour faire des conquêtes ;
» Mais renoncez à vos Commis,
» Au ſoin de gouverner la France ;
» Et, pour être de mes amis,
» Ne vous mêlez plus de Finance.
» Je puis pardonner à ce prix ;
» Si vous ne vous rendez coupable
» De quelque nouvel attentat,
» Je veux vous être favorable,
» Et ne plus voir l'homme d'Etat,
» Pour ne voir plus que l'homme aimable ».

M. de Calonne ſe retira, & alla ſouper chez M. de Vaudreuil. Il y fut charmant; & par ſes graces & ſa facilité, il fit honte à tous les hommes, & plaiſir à toutes les femmes. Il fit à Madame Le Brun des obſervations pleines de goût & de fineſſe, ſur quelques-uns de ſes derniers tableaux, & l'on ſe diſoit tout bas que c'étoit dommage qu'il n'eût pas été de toutes les Académies de l'Europe, au lieu d'être au Contrôle Général.

Cependant arrivoit à pas lents un Vieillard couvert d'une robe de pourpre, & tellement embéguiné, qu'on avoit peine à le remettre.

On voyoit bien qu'il y avoit quelque chose de spirituel dans sa physionomie. Mais il avoit l'air un peu mistifié ; aux gros yeux que lui fit M. de Calonne, tout le monde se douta que c'étoit le Cardinal de Loménie. Ma Conductrice fut étonnée qu'il eût recherché cette pourpre romaine, qui ne signifie plus rien ; depuis qu'elle ne mène plus à la papauté les Cardinaux qui ne sont pas Italiens.

En effet, il est bien peu noble pour un homme qui a l'honneur d'être Evêque en France, d'accepter une place qui le rend sujet d'un petit Prince d'Italie.

M. Despréмesnil, qui avoit toujours un peu de rancune, quoiqu'il eût promis de se corriger, fit une motion véhémente, & demanda qu'on fît le procès au Cardinal. L'Opinion lui répondit en riant :

« C'est de plus loin qu'il m'en souvienne ;
» Mais autrefois, j'ai dit du bien
» Du galant Abbé de Brienne.
» C'étoit un fort bon Citoyen,
» Cher à plus d'une Citoyenne ;
» Profanant gaîment l'encensoir
» Libertin, mais avec franchise ;

» Fort bien à la Cour, au Boudoir;
» Fort bien par-tout, hors à l'église.
» Il parvint aux Episcopats;
» Et l'on dit que, sur la pelouse,
» Il fit faire quelques faux pas
» Aux jeunes filles de Toulouse.
» Je pardonne à tous ces ébats;
» L'Eglise est une vieille épouse
» Qui n'a pas droit d'être jalouse.
» Mais, hélas! dans ces doux combats,
» Il a consumé son genie;
» Et pour gouverner des Etats,
» Il auroit fallu l'énergie
» Que le bon homme n'avoit pas.
» Comme il servit l'Eglise, il servit la Patrie;
» Il n'a pas fait le bien; mais sans vouloir le mal,
» D'honneur, il n'est plus bon qu'à faire un Cardinal ».

Le Cardinal de Loménie étoit fort embarrassé, & il regardoit de tous côtés si M. de Lamoignon ne venoit pas; car c'etoit toujours lui dont le caractère avoit soutenu la foiblesse du sien. Dans ce moment même, on divulgua la mort de ce Magistrat; tout le monde en fut frappé. M. de Loménie dit tout bas: *Je n'ai pas envie d'en faire autant.*

Je vis encore beaucoup d'autres personnages célèbres, dont je parlerai dans mon

premier Voyage. Mais on fit l'ouverture des Etats Généraux, & je ne fus plus attentif qu'au Diſcours de M. de Barentin.

Heureuſement pour moi j'étois placé très-près de lui ; car M. le Garde des Sceaux n'a pas un organe avantageux ; mais je fus bien dédommagé de la peine que j'eus de l'entendre, par le plaiſir que ſon Diſcours me procura. Je remarquai ſur tout l'éloge qu'il aime à faire des Arts & des Lettres, dans tous les morceaux où il peut le placer ſans affectation.

Cependant un gros homme en robe murmuroit à mes côtés (car il eſt dit que, dans ce premier Voyage, je ne verrai que des gens en robe).

« Je vais, diſoit-il, faire un Réquiſitoire » contre le Diſcours de M. le Garde des » Sceaux. Comment ? il oſe dire du bien des » gens de Lettres, tandis que, depuis vingt » ans, j'ai déclamé contre eux avec une » Logique ſi vigoureuſe, que les Habitués » de Paroiſſe, ou les Faiſeurs de l'Année » Littéraire ont ſouvent embelli leurs Feuilles » & leurs Sermons de mes phraſes éloquentes ! En effet, quels ſont ces monſtres, » ces fléaux de l'humanité, qui ont prêché » l'humanité,

» l'humanité, ces Philoſophes enfin qui ont » corrompu leur ſiècle en l'éclairant? Ce ſont » les Voltaire, les Rouſſeau, les Reynal. Y » en a-t-il un contre qui je n'aie fait un bon » Réquiſitoire, & que je n'euſſe fait pendre, » ſi j'en euſſe été le maître »?

L'Opinion interrompit M. Séguier, & lui dit:

« Le temps des Réquiſitoires eſt paſſé; » ils n'euſſent jamais dû exiſter pour votre » gloire.

» Vous ſouvient-il qu'un Chancelier
» Qui portoit le nom de Séguier,
» Illuſtre par ſa prudhomie,
» Partagea le premier laurier
» De ma Françoiſe Académie?
» Vous avez préféré d'être grand dans les Plaids;
» Et d'être Cicéron dans l'enclos du Palais.
» C'eſt fort bien; mais faut-il, la menace à la bouche,
» Condamner au feu des Ecrits
» Dont s'eſt amuſé tout Paris?
» Les filles de ſeize ans vous trouvent moins farouche.
» Il auroit été plus prudent,
» aſſis vous-même au rang des Sages,
» D'être émule de leur talent,
» Et non bourreau de leurs Ouvrages.

M. Séguier étoit furieux; mais ſa colère redoubla lorſqu'il vit M. de Volney entrer, au

milieu des acclamations, dans la ſalle des Etats.

« Il eſt donc décidé, s'écria-t-il, que je » ſerai contrarié en tout. Il y a ſix mois, » j'ai prouvé, dans la Grand'Chambre, que » M. de Volney étoit un homme ſans eſprit » & ſans mérite; &, ce jour-là, on acheta » deux mille exemplaires de ſon Ouvrage. » Aujourd'hui il devient un des Repréſen- » tans de la Nation. L'Abbé Raynal lui-même » fut nommé par Marſeille. Il ſemble que » toute la France s'entende pour honorer les » Ecrivains célèbres que le Parlement a voulu » flétrir ».

» Eh quoi! lui répondit l'Opinion, vous » n'êtes pas fait à cela? Quand vous pour- » ſuiviez, dans l'Abbé Reynal, un Philoſo- » phe de ſoixante & douze ans, le Parle- » ment d'Angleterre cherchoit des autorités » dans ſon Livre, & le plaçoit au rang des » Légiſlateurs : un de ſes neveux étoit au » ſervice en France; il fut pris, en temps » de guerre, par les Anglois; mais quand » ſon nom fut connu, il fut renvoyé ſans » rançon. Un de ſes camarades demandoit la » même grace : *Non*, lui répondit-on, *vous* » *n'êtes pas le neveu de l'Abbé Reynal* ».

Ce qui déſoloit le plus M. Séguier, c'eſt que tous les jeunes gens du Parlement, qui annoncent quelque mérite, étoient de l'avis de l'Opinion. MM. Ferrand, du Port, Hérault de Sechelle, & même M. Deſprémeſnil, dans ſes bons momens, honoroient les Lettres & la Philoſophie. M. Séguier n'eut d'autre reſſource que d'aller ſe plaindre aux vieilles têtes de la Grand'Chambre, qui partagèrent bien ſincèrement ſon chagrin; & ils coururent tous enſemble à confeſſe, pour ſe diſtraire de l'ennui que leur cauſoient le progrès des lumières & le choix des Philoſophes que l'on députoit aux Etats Généraux. Un des plus diſtingués d'entre eux étoit M. Bailly. Tout le monde l'admiroit, parce qu'il eſt un grand Ecrivain. Tout le monde l'aimoit, parce que c'eſt un excellent homme. Il ſe reſſouvint d'avoir fait des vers dans ſa jeuneſſe; & c'eſt dans cette langue qu'il dit à M. de Volney :

« Vous avez parcouru ces Vallons opulens,
» Où fleuriſſoient les Arts & la Philoſophie;
» Vous avez vu l'Egypte (1) en nos jours avilie,

(1) Voyez les Lettres ſur l'Egypte, par M. de Volney.

» Sous la verge des Ottomans.
» Vous avez vu les maux qu'a causés l'esclavage ;
» C'est à vous d'animer nos voix,
» En rendant aux François l'espérance des loix,
» De marcher d'un pas ferme & sage,
» Entre les droits du Peuple & le pouvoir des Rois ».

M. Bergasse, qui n'étoit pas éloigné, fut un peu surpris que M. Bailly, qui disoit des choses flatteuses à M. de Volney, n'adressât pas une parole obligeante au Défenseur de M. Kornmann. L'Académicien s'aperçut de son mécontentement, & lui dit, avec autant de franchise que d'esprit :

« Pour obtenir des éloges, ce n'est pas » assez que d'avoir de la chaleur & quel- » quefois de l'éloquence. Le talent, pour » mériter la reconnoissance publique, doit » être appliqué à des objets utiles ou très- » agréables. Mais que nous ont appris vos » Mémoires ? Que Madame Kornmann étoit » une femme au moins très-légère, M. Korn- » mann un mari d'abord commode, qui avoit » fini par prendre de l'humeur ; M. de Beau- » marchais un homme obligeant, qui prêtoit » de l'argent aux jolies femmes qui en avoient » besoin. Falloit-il, pendant deux ans, occuper » tout Paris de pareilles misères ?

» Eh quoi ! deviez-vous pour cela
» Faire tant de bruit dans la ville ?
» L'ami Piis n'auroit vu là
» Que le ſujet d'un Vaudeville ».

M. Bailly ne s'occupa plus de M. Bergaſſe, lorſqu'il vit paroître M. Garat, pour qui il avoit une eſtime ſi méritée ; & il lui dit en beaux vers, que j'eſtropie ſans doute ici (car je retiens mal tout ce que je n'ai entendu qu'une ſeule fois) :

« Venez, par vos vertus, par des traits éloquens,
» Dans les Etats doubler la gloire
» Que vous acquirent vos talens.
» Lorſque vous écriviez l'Hiſtoire (1),
» L'Hiſtoire vous apprit qu'il faut, dans tous les
» temps,
» Du Peuple redouter l'ivreſſe ;
» Du bonheur d'être libre uſer avec ſageſſe
» Au milieu des grands changemens.
» Autant que vos talens conſultez la prudence,
» Interrogez l'Hiſtoire, en défendant nos droits ;
» Réformez les abus ſans détruire les lois ;
» Souvenez-vous que la licence
» Eſt pour la liberté, que réclame la France,
» Plus à craindre encore que les Rois ».

---

(1) M. Garat eſt Profeſſeur d'Hiſtoire au Lycée.

M. l'Abbé de Calonne, qui ſe trouvoit là comme Suppléant, crut que la penſée de M. Bailly avoit beaucoup de rapport avec la ſienne; & il lui dit: « Je crois que ces » Etats Généraux ſeront très-peu utiles, » & ſeront très-dangereux. Pourquoi accou-» tumer la Nation à veiller elle-même à ſes » intérêts ? Ne valoit-il pas mieux qu'elle » s'en rapportât toujours aux Miniſtres de » Sa Majèſté ? Avec quelques coups d'auto-» rité, le Roi fût venu à bout de tout : c'eſt » un excellent Prince ; mais je le crois un » peu foible; & je veux, là-deſſus, vous » réciter une petite fable que mon frère nous » dit hier après-ſoùper.

Une nuit, deux Renards, l'un père & l'autre fils,
D'un peuple de Poulets méditant la déroute,
Rodoient près des murs endormis,
Et moraliſoient dans la route.
Ils avancent vers une cour
Où nul bruit ne ſe fait entendre.
Pour le larcin & pour l'amour,
Quel moment! direz-vous: on peut tout entreprendre.
Non pas, mon cher Lecteur . . . . gardons-nous bien d'attendre.
Fuyons, dit à ſon fils le doyen des Renards,
On court ici trop de haſards;

Les Poulets font dans le filence ;
Tant pis, les Chiens veillent pour eux.
Ils arrivent alors près d'une cour immenfe,
D'où fort un bruit tumultueux.
Les jeunes font taire les vieux ;
Le Poulet imprudent y parle de prudence ;
La Poulette au vieux Coq fait une remontrance,
Le Coq lui fait un compliment.
On médit du gros Chien, même de fa puiffance ;
(On auroit dit un Parlement.)
Le vieux Renard prête l'oreille :
« Courage, dit-il, à merveille ;
» Ce font là les Poulets que me livre le fort.
» Ils font du bruit ; tant mieux, le Chien fommeille ».
Le Peuple, fous les Rois, ne s'agite & ne veille
Que lorfque le Maître s'endort.

« Monfieur Garat interrompit M. l'Abbé
» de Calonne. Je ne fais pas de vers, lui
» dit il ; mais je crois qu'il eft bien jufte que
» le Peuple ait le droit de dire fon mot,
» quand il donne fon argent ; & je crois,
» malgré votre apologue, que le Prince &
» le Peuple font plus forts lorfqu'ils veillent
» enfemble.

» Mais, répliqua M. l'Abbé de Calonne,
» qu'efpérer de tous ces Députés choifis par
» la brigue ou par l'ignorance ? Ne valoit-
» il pas mieux fe laiffer conduire par les Mi-

» niſtres ? Les grandes places ſeules rendent les » hommes capables des grandes choſes ».

M. le Comte d'Antraigues, qui n'a jamais été ſoupçonné de flatter la puiſſance miniſtérielle, s'écria avec un peu d'humeur : « *Les » grandes places rendent les hommes capa- » bles des grandes choſes* ! il ſeroit plus » juſte, Monſieur l'Abbé, de dire *que les » hommes capables des grandes choſes ne » rechercheroient pas les grandes places* ; & » puiſque chacun ici fait ſon apologue, je vais » faire auſſi le mien. Les vers en feront » mauvais peut-être ? mais le ſens en ſera » juſte.

Un jour, las du bonheur & de l'indépendance
(Car on ſe laſſe auſſi du plus heureux deſtin,
Les Arbres, raſſemblés dans une plaine immenſe,
Veulent choiſir un Souverain.
D'abord à l'Arbre heureux, où pend la douce olive,
On offre l'abſolu pouvoir.
« Moi, voir de mes égaux la liberté captive,
» M'entourer de la crainte & du triſte devoir !
» Non, j'aime mieux porter le fruit cher à Minerve,
» Et voir autour de moi les humains ſatisfaits,
» Bénir l'Arbuſte qui conſerve
» Le ſymbole heureux de la paix.
» Il eſt beau de régner ; mais c'eſt par les bienfaits ».
En ces mots l'Olivier refuſa la couronne ;

Au Palmier Indien un autre choix la donne;
Mais il la donne ſans ſuccès.
« Non, laiſſez-moi, dit-il; l'indulgente Nature,
» Dans ſes préſens a paſſé mes ſouhaits.
» Je vois mes fruits, mon utile parure,
» A mes riches rameaux ſuſpendus ſans culture,
» Mûrir aux regards du ſoleil;
» Sous mon éternelle verdure,
» Les hommes, demi-nus, goûtent un doux ſommeil,
» Et la Beauté modeſte en forme ſa ceinture.
» Je fais du bien, on m'aime, & chacun vient à moi;
» Qu'aurai-je donc de plus, quand vous m'aurez fait Roi »?
Un ſceptre refuſé n'eſt pas choſe inouie;
Mais deux fois, je crois, entre nous,
Que ces grands Végétaux, de régner peu jaloux,
N'étoient pas ſans Philoſophie.
Ils auront peu d'imitateurs:
Mais au Roſier (Zéphyr l'entendit & l'atteſte)
Du ſceptre des forêts on offre les honneurs;
L'Arbre où s'épanouit la plus belle des fleurs,
Etoit jeune, fragile, & fut pourtant modeſte.
« La fleur que je produis naît & meurt en un jour;
» La couronne demain pourroit m'être ravie.
» Ah! que le ſeul Zéphyr ſoit admis dans ma Cour!
» Deux inſtans compoſent ma vie,
» Qu'ils ſoient tous les deux à l'Amour ».
(Cet Arbuſte, à mon gré, parla comme Epicure;
Et tous les Mytes d'alentour
Répondent par un doux murmure.)
Las de voir repouſſer leur couronne & leurs vœux,

Les Arbres, à la fin, au Chêne ambitieux
Proposent le pouvoir suprême.
Ce n'est pas que personne l'aime,
Il étoit stérile, orgueilleux ;
Mais on vouloit un Maître ; & ce front sourcilleux
Semble né pour le diadême.
Le Chêne l'accepta : sur tous les Arbrisseaux
Il balance sa tête altière ;
Il endurcit le gland qui pend à ses rameaux,
Et se mit à régner sur ses sujets nouveaux.
Il n'avoit rien de mieux à faire.

M. Garat trouva les vers assez bien tournés ; « mais l'application, dit-il, ne peut » s'en faire en France, puisque le Palmier » est sur le Trône, & qu'il a choisi l'Olivier » pour son Ministre favori ».

Monsieur d'Antraigues lui répondit, je le pense comme vous.

Je vis paroître beaucoup d'hommes d'un grand mérite, MM. Rabeau de S. Etienne, Le Mounier, Touret, Dupont.

Mais je fus étonné de n'y pas voir M. le Marquis de Condorcet & M. de la Harpe. M. de la Harpe, qui avoit déjà mérité de la reconnoissance publique, comme Poète & comme Orateur, a su, dans ces momens de crise, ajouter encore à tous ces titres, celui

de bon Citoyen. On l'entendit au Lycée, tantôt louer, tantôt combattre Montesquieu d'une manière digne de lui. Il défendit avec courage la cause du Peuple & de la liberté. Cependant j'osai lui représenter, à voix basse & avec le respect que l'on doit à ses Maîtres, « que la morgue & les torts de quelques » Corps intermédiaires, en l'irritant avec » raison, l'empêchoient peut-être de voir » qu'ils étoient nécessaires dans une Monar- » chie, pour balancer le pouvoir du Monar- » que ; que les préjugés même de ces corps, » en retardant, plutôt qu'en empêchant quel- » ques changemens heureux, s'opposoient » avec force à ces innovations subites & dan- » gereuses qui entraîneroient l'Etat à sa » ruine ». Je rappelai à M. de la Harpe ce mot de Dalembert, qui disoit, en parlant des Parlemens : *Ce sont de gros chiens qui mordent souvent à tort & à travers ; mais ils gardent la maison.* Ma Conductrice prit alors M. de la Harpe par la main, & lui dit :

« Celui qui loua Fénélon,
» De la Couronne académique
» Dut obtenir le noble don ;
» Souvent de son laurier tragique

» Melpomène a ceint votre front;
» Dans cette crise politique,
» J'ai cru vous voir, avec raison,
» Proclamé par la Nation,
» Pour servir la chose publique
» Au rang que mon choix vous marquoit,
» Ceindre la Couronne civique ...
» C'est la seule qui vous manquoit ».

Cependant tout le monde entouroit un homme qui, dans ce moment-ci, fait plus de bruit qu'une Académie tout entière. C'étoit M. de Mirabeau; il avoit laissé son titre & son épée à la porte; & il s'étoit fait Marchand; mais il ne vendoit plus de culottes, comme à Marseille; & on lisoit sur son Enseigne : *Mirabeau, Marchand de Papier & de Paroles.* Ses plumes avoient pour devise : *Au plus offrant.*

Jugez combien nous fûmes étonnés, quand nous revîmes M. Séguier, qui nous dit en riant : « J'ai osé me confesser à M. l'Evêque de Langres, Auteur d'un excellent » Livre *sur la forme d'opiner aux Etats* » *Généraux* (1). Cet honnête Prélat m'a véri-

---

(1) Le haut Clergé de France est une des classes de la société où l'on trouve le plus d'es-

» tablement converti ; il m'a démontré que
» la raiſon ſeule peur réuſſir dans un ſiècle
» éclairé, & je lui ai promis de ne plus
» faire de Réquiſitoires contre les Philoſo-
» phes ». A ces mots, tout le monde embraſſa M. Séguier ; car on aime ſon humeur enjouée, & ſon nom, cher aux Arts & à la Magiſtrature.

M. Séguier, qui parle avec facilité, prononça ſur le champ un diſcours *ſur l'avantage que le Gouvernement a tiré du progrès des lumières.* Ce Diſcours eſt le plus éloquent qu'il ait fait ; car ſans les penſées juſtes, il n'y a pas de véritable éloquence.

Tout à coup de longs gémiſſemens ſe font entendre. *M. le Dauphin n'eſt plus*, s'écria une voix plaintive ; & chacun ſe diſoit : « Que le Roi doit être affligé ! il faut qu'il
» ſoit bon père, puiſqu'il eſt ſi bon Prince ;
» il aime tant ſon Peuple : combien il devoit
» aimer ſon fils » ! Alors M. Bailly, que l'on venoit de nommer Préſident des Communes, élevant la voix : « Ce n'eſt pas, dit-il, par

---

prit & de lumieres ; & il ne falloit rien moins que cela pour défendre une auſſi mauvaiſe cauſe dans un ſiecle auſſi éclairé.

» des gémiſſemens inutiles, mais par des con-
» ſolations dignes de lui, qu'il faut prouver
» notre amour au meilleur des Rois » ; &
alors il adreſſa à Louis XVI ces mémorables
paroles.

« Vous avez perdu un fils ; mais vous
» reſtez le père d'un grand Peuple, au mo-
» ment où il vous eſt attaché, ſans retour,
» par les nœuds ſacrés de la reconnoiſſance.
» Votre malheur eſt grand ſans doute ; mais
» vos conſolations ſurpaſſent vos malheurs.
» Rendez grace au Tout-Puiſſant, qui n'a
» point permis que des maux domeſtiques ſe
» joigniſſent aux maux politiques, quand deux
» Miniſtres, tour à tour, abusèrent de votre
» nom & de votre puiſſance, & que le cœur
» de vos Peuples alloit s'éloigner de vous.
» Vous ſeriez alors reſté ſeul avec votre dé-
» ſeſpoir. Vos Peuples maintenant vous reſ-
» pectent & vous aiment, & ils doivent ſou-
» lager vos douleurs en les partageant. Ne
» démentez pas les eſpérances que vous leur
» avez données ; accordez-leur cette liberté
» de la Preſſe, ſans laquelle tout Gouverne-
» ment doit être ſuſpect & tout Miniſtère
» odieux. Accordez aujourd'hui de vous-
» même ce qu'exigeront demain les Etats Gé-

» néraux, devant qui doit ſe taire toute autre
» volonté. N'écoutez pas ces Grands inutiles,
» dont la fortune eſt fondée ſur le malheur de
» vos ſujets.

» Comme Henri IV, ſoyez le père des
» François, en dépit de la Cour de France;
» mais il n'a triomphé que de ſes armes; &,
» plus grand que lui, ſachez triompher de ſes
» conſeils ».
